

P. o. it.

346

*l*

P.o. ital. 346<sup>l</sup>

Dante!  
Hardouin

**DOUTES**

**PROPOSÉS**

**SUR L'AGE DU DANTE.**

~~~~~  
IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,  
rue Garancière, n. 5.

DOUTES

PROPOSÉS

SUR L'AGE DU DANTE

PAR LE P. H. J.

(PÈRE HARDOUIN, JÉSUITE).

*AVEC NOTES PAR C. L.*



A PARIS.

CHEZ BENJAMIN DUPRAT, LIBRAIRE,

RUE DU CLOÎTRE-SAINT-BENOÎT, n° 7.

ET A LONDRES, CHEZ C. F. MOLINI.

1847.

BIBLIOTHECA  
REGIA  
MONACENSIS

## ADVERTISEMENT OF THE EDITOR.

---

The following Tract of the celebrated P. Hardouin is reprinted chiefly to supply a deficiency in the library of the Editor, which may boast of being rich in editions of the Divine Comedy of Dante and in works that tend to its elucidation. The Tract was only to be met with in the *Journal de Trévoux*, 1727, which the Editor had long sought for in vain. At length M. B. Duprat, of Paris, from his connexion with

the Royal Library and the Library of the Institute, was easily enabled to procure access to the work, and most obligingly transcribed it and presented the Editor with the manuscript.

It is so curious, paradoxical, and characteristic of the Author that it cannot fail to be acceptable to the literary world, and the student of Dante in particular; and therefore a few more copies have been thrown off than are wanted for distribution among the Editor's friends.

The Tract professes to prove, from historical facts, that the Divine Comedy



could not be written by Dante Alighieri, the famous poet and Florentine exile, who died in 1321; and also to show, from its internal spirit, the strong presumption that it was written by some disciple of the English heretic and reformer Wiclif, who died 1384, sixty three years later than Dante.

An able and elaborate answer to the Tract is given in the Verona Dante, 1749, which completely overthrows P. Hardouin's paradox as far as the historical question is concerned; but the writer declines to touch the theo-

logical question and supposed evidences of heresy and Wiclifism, referring the reader for satisfaction on those points to the accompanying comment of P. Venturi.

Venturi's comment was first published at Lucca 1752. It is dedicated to Pope Clement XII, and in the Preface he declares his belief that Dante was not only firm in the Catholic faith, but animated by sentiments of singular piety; yet he acknowledges that there are opinions put forth in his poem which are not conformable to sound doctrine, and still less to the reverence

due to the Holy See ; and says that, on account of the great authority of the poet, he has deemed it a duty to point out all such reprehensible passages, and to supply a corrective to their dangerous tendency.

The Editor has added a few short remarks on the doubts of P. Hardouin, and on those verses of Dante of which he appears particularly to disapprove.

Venturi does not seem to have been aware of this publication of P. Hardouin, though they were contemporaries and both members of the Society of Jesus.

The following suppositious epitaph on P. Hardouin, by Mr. Vernet, Professor of Theology at Geneva, exhibits in a striking manner the literary merits and defects of that remarkable man :

IN EXPECTATIONE JUDICII  
HIC JACET  
HOMINUM PARADOXOTATOS,  
NATIONE GALLUS, RELIGIONE ROMANUS,  
ORBIS LITERATI PORTENTUM :  
VENERANDÆ ANTIQUITATIS CULTOR ET DEPRELATOR ;  
DOCTE FEBRICITANS,  
SOMNIA ET INAUDITA COMMENTA VIGILANS EDIDIT,  
SCEPTICUM PIÈ EGIT,  
CREDULITATE PUER, AUDACIA JUVENIS,  
DELIRIIS SENEX.  
UNO VERBO DICAM,  
HIC JACET HARDUINUS.  
OB. 1729. ÆT. 83.

---

## DOUTES

PROPOSÉS

# SUR L'ÂGE DU DANTE

Par le P. H. J. (Père Hardouin, Jésuite).



QUAND ON dit *le Dante* ou *le Tassé*,  
ON entend ordinairement le poëme,  
et l'on ne désigne qu'indirectement  
celui qui en est l'auteur. Il s'agit ici néanmoins  
de l'âge du poëme, et de celui du  
poëte. L'opinion commune et véritable est

que Dante est mort à Ravenne en 1321. L'auteur le plus sûr qui nous l'apprenne, c'est Raphaël Volaterranus <sup>(1)</sup>, dans son *Anthropologie*, livre XXI, page 638, où il le fait naître en 1265, et lui donne cinquante-six ans de vie. Il l'a su par la tradition des savants du pays ou par quelque autre monument plus authentique que le témoignage seul de Jean Villani <sup>(2)</sup>, ou d'autres qui l'ont suivi.

C'est cette tradition qui a déterminé le poète, s'il est autre que Dante lui-même, à ne mettre dans la descendance de Hugues Capet que des Philippes et des Louis. Car Charles-le-Bel, qui est le premier du nom dans la troisième race, commença à régner en 1322, dès le second jour de janvier. Le poète eût dû joindre des Charles, *Carli*, aux Philippes et aux Louis, s'il eût vu ce règne, qui ne fut que de six ans.

Mais si le poète n'a point vu ce règne, du moins en partie ; d'où vient qu'au xx<sup>e</sup> chant du *Purgatoire*, il met au nombre des saints Thomas d'Aquin <sup>(3)</sup>, dont la bulle de canonisation est datée de 1323 ?

Et s'il n'a pas vu le règne entier de Charles-le-Bel, comment a-t-il pu, au xxvii<sup>e</sup> chant du *Paradis*, prédire l'entrée de Louis de Bavière à Rome <sup>(4)</sup>, pour y créer l'antipape Pierre de Corberia, en 1328, la première année de Philippe de Valois ? Dante étoit-il prophète ? <sup>(5)</sup>

C'est où il répand des injures atroces contre le Saint-Siège, qui ressentent fort l'école de Wicief <sup>(6)</sup>. Car il y fait dire à saint Pierre, que hors les seize premiers de ses successeurs jusqu'à saint Urbain, l'orgueil et l'avarice des autres le fait gémir, mais principalement les extorsions

des papes françois. Voici le portrait calomnieux qu'il en fait, et que je ne rapporterois pas, s'il n'étoit expédient, comme on le verra dans la suite, de faire voir le caractère d'un poëme qu'on vante trop, et celui d'un poëte qu'on ne connoît pas assez.

« In vesta di pastor lupi rapaci  
Si veggion di quassù per tutti i paschi :  
O difesa di Dio, perchè pur giaci !  
Del sangue nostro Caorsini e Guaschi  
S'apparechian di bere : o buon principio,  
A che vil fine convien che tu caschi !  
Ma l'alta providenza, che con Scipio  
Difese a Roma la gloria del mondo,  
Soccorra tosto, sì com' io concipio.  
E tu, figliuol, che per lo mortal pondo  
Ancor giù tornerai, apri la bocca,  
E non asconder quel ch' io non ascondo. »

Le pape Cahorsin, dont il parle, est Jean XXII, natif de Cahors : le Gascon est Clément V, son prédécesseur, né dans le



diocèse de Bordeaux. Le poëte fait donc prédire par saint Pierre, qui lui ordonne de rendre sa prédiction publique, que la providence, par le bras d'un second Scipion, secourra bientôt Rome, et lui rendra, comme le premier le fit autrefois, l'avantage d'être la plus glorieuse ville du monde, y mettant le pape et la papauté, et la retirant d'Avignon. Si le poëte n'est pas prophète, il n'a pu faire parler ainsi saint Pierre qu'après l'événement. C'est la révolte de Louis de Bavière contre le Saint-Siège et Jean-XXII qui l'avoit déposé, que le poëte a eue ici en vue : révolte qui le porta à créer un antipape à Rome, et à y publier une loi qui est rapportée par Raynaldus, à l'an 1328, n. 21. Que le pape seroit obligé de résider continuellement à Rome, sous peine de déchoir du pontificat, *ipso facto*; ce fut, selon le poëte, ren-

dre à Rome son ancien éclat : action digne d'un Scipion , d'un généralissime des armées romaines.

On est surpris que Dante étant Guelfe, il favorise toujours l'empereur et l'empire dans son poëme. Quelques-uns conjecturent de là qu'il tourna casaque et se fit Gibelin. C'est plutôt que le poëte haïssant les papes, autant que Wiclef les haïssoit, il favorise ici les empereurs même excommuniés , comme le vrai Dante , dans son livre « De la monarchie, » qui l'a fait traiter d'hérétique par Bartole , Voleterrano et saint Antonin, et par le Saint-Siège. Or cette entrée triomphante de Louis de Bavière dans Rome, et la création de l'anti-pape Pierre de Corberia , n'arriva qu'en 1328, comme j'ai dit. Le poëme est donc plus récent que la mort du vrai Dante (?).

Il y a plus. Je crois m'apercevoir dans

son xx<sup>e</sup> chant du *Purgatoire*, qu'il est plus récent que le vrai Dante de plus de quatre-vingt-dix ans. C'est où il fait parler Hugues Capet, selon l'édition de Venise, de 1491, qui me paroît la plus exacte :

Chiamato fui di là Ugo Ciapetta (\*) :  
Di me son nati i Filippi e i Luigi,  
Per cui novellamente è Francia retta.  
Figliuolo fui d'un beccar di Parigi :  
Quando li regi antichi venner meno  
Tutti fuor ch' un ridotto in panni bigi.

L'édition de Mantoue, de 1472, a

Figliuol fu io d'un beccaio di Parisi

qui ne rime pas avec *bigi*, qui suit. Celle de Venise de 1477, qui a été suivie par l'académie della Crusca,

Figliuol fui d'un beccaio di Parigi,

vers rude et dont la césure est mal placée et forcée.

Le poëte fait donc dire au roi Hugues :  
« De moi sont issus les Philippes et les  
« Louis, qui depuis peu gouvernent la  
« France. J'étois le fils d'un maître bou-  
« cher de Paris, lorsque la race des an-  
« ciens rois vint à manquer, hormis un  
« qui avoit été réduit à se faire moine. On  
« me donna à cette occasion le surnom  
« de Hugues Capet. » Il paroît ici dans ce  
poëte de l'ignorance et de la malignité.  
Des deux premières races de nos rois, qui  
sont dans toutes nos histoires, il n'en fait  
qu'une, dont il dit que le dernier fut Da-  
niel, autrement Chilpéric II, qui s'étoit  
réfugié dans un monastère. Il donne en-  
suite une étymologie maligne du surnom  
de Capet, qu'il dérive en latin du verbe  
*capere*; en italien de *chiappare*, qui signi-  
fie *rapere*, *arripere*, *astu aggredi* : pour  
donner à entendre, que Hugues s'empara

adroitement de la royauté, lorsqu'il vit le trône vide.

Il ne veut pourtant pas dire ensuite, que Hugues Capet fût le fils d'un boucher, à prendre ce mot à la lettre. Il ne prétendoit pas avi'ir l'origine de la maison de France. S'il avoit eu le dessein de la dégrader jusque-là, il se seroit contenté de dire le fils d'un boucher. Car boucher de Paris en ce sens-là ne relève pas plus que boucher de Vaugirard, si *boucher* ne signifie que qui tue bœufs, veaux et moutons et qui en vend la chair. Il savoit que *boucher de Paris* étoit quelque chose de considérable au quinzième siècle. Il savoit, et il ne le nie pas, que Hugues étoit fils du comte de Paris; mais il a voulu plaisanter, à l'occasion de ce qu'il voyoit de son temps. Paris étant fort resserré du temps de Hugues, être comte de Paris, qu'étoit-ce sinon être

redouté dans Paris, avoir de l'autorité dans Paris, faire trembler Paris? Et ce n'est, dit le poëte bien instruit sur cet article, ce n'est que ce que fait de nos jours un maître boucher de Paris avec ses assesseurs; quoique Paris soit maintenant deux fois plus grand. En effet, les *maîtres-chefs-bouchers*, quelquefois échevins de Paris, prévôts des marchands, et dans d'autres charges de la robe, étoient *gens riches, accrédités parmi le peuple, et qui ne faisoient pas par eux-mêmes le métier en détail*. Leur crédit s'accrut tellement, qu'en *mille quatre cent onze* (c'est la juste époque de ce poëme et du faux Dante), *en 1411, ils faisoient trembler tout Paris par l'autorité qu'ils avoient sur les gens de ce métier et sur la populace*, dit le P. Daniel, dans son *Histoire de France*, tome III, pages 909 et 910. Cela est bien

différent de l'idée grossière que tous les savants même se sont formée de la pensée du poète ! mais il se trahit sans y penser. Il fait connoître à qui l'entend bien, qu'il vivoit quatre-vingt-dix ans après la mort du vrai Dante. Il ne s'attendoit pas que son énigme trouveroit quelque OEdipe<sup>(9)</sup>.

Avant ces vers-ci, pour faire croire encore que son poëme est l'ouvrage de Dante, il n'a pas voulu passer le temps de Philippe le Bel, dans le récit de quelques faits de nos rois. Il lui fait reprocher <sup>(10)</sup> par Hugues Capet d'avoir pris dans la Flandre, Douai, Gand, Lille et Bruges.

Ma se Doagio, Guanto, Lilla e Bruggia  
Potesser, tosto ne farian vendetta.

Il fait prédire par le roi Hugues, que ces villes flamandes que Philippe le Bel

avait prises, se vengeroient de lui par la défaite de son armée, qui arriva en 1302 ; mais il se trompe ici sur quelques articles. En 1294 (quelques-uns mettent 1297), Philippe le Bel prit Douai ou les forteresses d'alentour et Lille. Bruges, dit-on, lui ouvrit ses portes : mais il n'osa attaquer Gand. Un écrivain du temps de Philippe le Bel eût-il pu ignorer ce fait que tous les historiens rapportent, et mettre Gand, où l'on n'osa se présenter, au nombre des villes conquises ?

Au xxix<sup>e</sup> chant du *Purgatoire*, en parlant des vieillards de l'Apocalypse, il dit qu'ils marchaient couronnés de fleurs de lis :

Coronati venian di fior da liso<sup>(1)</sup>.

C'est ce que nous appelons aujourd'hui les *Fleurs de lis* : mais elles n'ont



été sur les couronnes de nos rois, ni dans leurs statues, ni dans leurs véritables sceaux ou sur leurs monnoyes que sous Philippe de Valois pour le plus tôt; et cet usage est fort rare jusqu'à Charles VI. Charles V ou le Sage lui-même n'est couronné que de trèfles sur la porte de l'église des Grands-Augustins à Paris, comme la statue de saint Louis à la porte de l'église des Quinze-Vingts. Et Charles VI n'a commencé à régner qu'en 1379.

Cependant, il faut savoir gré à ce poète de nous apprendre par ce mot *da liso* la véritable origine des fleurs de lis dans les armes de France. Ce sont les fleurs qui croissent sur les bords de la rivière du Lis, qui sépare l'Artois et la France d'avec la Flandre, depuis le mariage de Philippe Auguste avec Isabelle de Hainaut. Le poète répète encore le même mot, lorsqu'il ra-

conte l'insulte qui fut faite au pape Boniface VIII dans Anagni : c'est au même chant xx du *Purgatoire*.

Veggio in Alagna entrar lo fior da Liso  
E nel vicario suo Cristo esser catto.

Pétrarque (\*), né à Arezzo, en Toscane, et qui est mort en 1374, n'a point vu ce poëme de son compatriote. On diroit même qu'il n'a jamais cru que le vrai Dante fût grand poëte ; car voici tout ce qu'il en dit au second livre *Rerum memorabilium*, cap. iv, pag. 480 : « Dantes Aligherius et ipse concivis nuper meus, vir *vulgari eloquio* clarissimus fuit, sed moribus parum per contumaciam et oratione liberior, quàm delicatis et studiosis ætatis nostræ principum auribus atque oculis acceptum foret. » Sa plus grande réputation étoit de savoir bien parler sa

langue, c'est-à-dire la langue toscane; mais il étoit un peu décrié pour sa fierté et son opiniâtreté, et pour sa trop grande liberté à parler des grands et devant eux. Ils ne le pouvoient souffrir, parce qu'il les aigrissoit par ses mots piquants. Voilà à quoi aboutit l'éloge qu'en fait son illustre compatriote. Il raconte ensuite son exil et sa retraite à Vérone : c'est tout.

Raphaël surnommé Volaterran (<sup>13</sup>), parce qu'il étoit de Volaterra en Toscane, et qui florissoit sur la fin du xv<sup>e</sup> siècle, n'a point connu ce poëme, lorsqu'il faisoit l'éloge du vrai Dante au XXI<sup>e</sup> livre de son *Anthropologie*, page 638. « Dantes poeta Florentinus, è gente Aligheriâ, Durantes ab initio vocatus, interciso deindè, ut fit in pueris, vocabulo, natus anno MCLXV..... Poëticæ deditus ab ipsâ pueritiâ fuit : Amavit in adolescentiâ Beatri-

cem, cui carmina multa dicavit. Majora deindè secutus studia, opus egregium quod nunc exstat, latinis planè carminibus inchoavit; cujus initium *Ultima regna canam* : Quod ninimè venâ succedente ad vernaculum deflexit sermonem : in quo maximè princeps emicuit..... Spe omni amissâ Ravennam profectus est..... Otiumque quale optaverat nactus, opus suum absolvit..... Ex animi dolore extinctus est, anno ætatis LVI (*C'est l'an 1321*). Scripsit præter hoc opusculum *de Monarchiâ*, etc. » Y a-t-il là une seule syllabe qui indique ce fameux poëme, la triple comédie de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis ? Ne dit-il pas positivement, qu'outre le petit *Traité de la Monarchie*, il n'a fait qu'un seul ouvrage, qu'il ébaucha d'abord en vers latins ; et parce qu'il n'y réussissoit pas, qu'il refondit ensuite

en italien, en quoi il excelloit? Mais cet ouvrage est tout autre que la triple comédie, et il est perdu. Par tradition l'on savoit les inclinations que Dante avoit eues pour une certaine Béatrix, dont Volaterran parle ici. C'est sur cette tradition que l'auteur du poëme l'a prise, pour la faire apparôître à Dante dans les derniers chants de son *Purgatoire*. Ainsi le poëme de ce fondateur et de ce père de la langue toscane, au jugement de Paul Jove, quelque part qu'il ait été fait, en Lombardie ou ailleurs, n'étoit pas encore arrivé en Toscane sur la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Dante n'y étoit pas connu par cet ouvrage des savants ses compatriotes, quoique imprimé à Venise dès l'an 1472.

Jean Villani <sup>(14)</sup> et Matthieu son frère, et Philippe fils de Matthieu, qui ont, dit-

on, continué l'histoire de Jean, sont trois auteurs qui n'en font qu'un, ainsi que plusieurs autres qui paroissent sous le nom de continuateurs d'Ainoin, de Sigebert, de Nangis et semblables : Villani, dis-je, qui a parlé de Dante et qui lui attribue la triple comédie de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis au 1x<sup>e</sup> livre, chap. 135, et les deux qui l'ont continuée, dit-on, ne sont connus que par ces noms qu'ils ont forgés, pour les mettre à la tête de leur histoire. Personne n'a parlé d'eux, ni de leur ouvrage avant la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Ainsi comme leur ouvrage peut être postérieur de plus de quarante ans au poëme dont il s'agit, il ne faut pas s'étonner que Villani en parle comme il fait, soit qu'il y ait été trompé lui-même, ou qu'il ait voulu nous tromper.

Ceux qui regardent ce poëme (<sup>14</sup>) du

faux Dante comme un poëme épique ou héroïque, comme Castelvetro et l'auteur assez connu de la grammaire italienne de Port-Royal, ne savent pas les premières règles, ni quelles sont les principales parties d'un poëme épique, qui sont : le commencement ou le nœud ; le milieu ou le dénouement, et puis la fin ou le but du poëme. Telle est l'Iliade d'Homère. Le nœud y est la colère d'Achille, qui arrête le progrès des armes des Grecs ; — le dénouement, c'est la mort de Patrocle son ami, à qui il avoit prêté ses armes pour aller combattre, et qui fut vaincu et désarmé par Hector ; car la résolution qu'Achille prit alors d'aller reprendre ses armes et venger la mort de son ami, rompit le nœud, et disposa à la fin qui étoit la destruction de la maison d'Ilius, laquelle arriva par la mort d'Hector.

Cette extinction de la race d'Illus est le titre du poëme, et c'en est la fin. Qu'y a-t-il de semblable dans les trois cantiques du faux Dante?

Le père Rapin, dans ses réflexions sur la poétique, donne une fort médiocre idée de cet ouvrage. Il n'a que le titre de comédie dans toutes les éditions (16). C'est plutôt une histoire en rimes des siècles passés, que le poëte réduit à ce qu'il en a vu, dit-il, dans son extase, en enfer, en purgatoire et en paradis. Au 6<sup>e</sup> chant du *Paradis*, il fait un abrégé de l'histoire romaine et de celle de Lombardie; et au 11<sup>e</sup> chant de l'*Enfer*, voulant passer pour Florentin, il raconte que Florence fut ruinée par Attila, quoique tous les historiens attestent positivement qu'Attila ne mit jamais le pied dans la Toscane. On diroit qu'il a eu principalement en vue



de nommer tous les auteurs ecclésiastiques et profanes des temps passés ; pères, philosophes , orateurs et poètes grecs et latins qui étoient alors dans les bibliothèques. Il les fait passer tous en revue , comme pour leur faire leur procès ; car il en met plusieurs en enfer , d'autres en purgatoire et les autres en paradis. Au VII<sup>e</sup> chant du *second cantique*, les enfants morts sans baptême (17) sont à la porte du purgatoire , à l'antipurgatoire , dans les ténèbres seulement, sans douleur. En purgatoire , au X<sup>e</sup> chant , est l'âme de Trajan (18), Plaute, Térence, Stace et quelques autres poètes ; entre autres un nommé Agathon, que personne ne connoît (19).

Il rime aussi quelquefois en hébreu ; il a voulu montrer qu'il en savoit ; mais c'est selon les règles de quelques écrivains de

son temps. C'est au commencement du VII<sup>e</sup> chant du *Paradis* :

Osanna sanctus Deus sabaoth,  
Superillustrans claritate tua  
Felices ignes horum Malaboth!

pour *cælestium regnorum*. Il eût fallu dire, selon la grammaire *Malcuoth*; mais ses règles, comme j'ai dit, lui permettoient de parler ainsi.

La religion du poëte, à en juger par son poëme, m'est très-suspecte, pour ne rien dire de plus<sup>(10)</sup>. Car, outre ses emportements wiciefistes contre le Saint-Siège, il paroît établir l'éternité du monde (11) au XXXIX<sup>e</sup> chant du *Paradis*, et enseigner que le premier moteur n'a pu être sans produire du mouvement. Paul Jove dit que cette triple comédie est pleine de maximes platoniciennes : *Triplex comœdia platonice eruditionis lumine perillustris*. La di-

vinité que le poëte y adore n'est pas seulement celle qu'il invoque, c'est-à-dire son propre esprit (\*\*), comme le P. Rapin le lui reproche : c'est une essence, une et trine divinité, par conséquent métaphysique, qu'on peut entendre de la nature ou du Destin, qui donne le mouvement à tout, là-haut et ici-bas, avec amour de soi-même et désir de se communiquer. C'est au xxiv<sup>e</sup> chant du *Paradis* :

Ed io respondo : Io credo in uno Dio (<sup>23</sup>)  
Solo ed eterno, che tutto il ciel muove,  
Non moto, con amore e con disio.....  
. . . . .  
E credo in tre persone eterne, e queste  
Credo una essenza sì una e sì trina.....

Où, comme il dit dans son *credo* par où il finit sa troisième partie ou son Paradis, dans l'édition de Venise, en 1477 :

Credo in una sancta Trinitate,

Padre, Figliuolo e Paraclito santo,  
Coeterni in una personalitate.

En paradis, l'âme bienheureuse, selon lui, ne peut plus se tromper, parce qu'elle a devant elle la première vérité. C'est au 14<sup>e</sup> chant :

Alma beata non poria mentire,  
Perocchè sempre al primo vero è presso (24).

Au xxxii<sup>e</sup> chant, il enseigne que la foi des parents sauve les enfants (25). Il y a dans ce poëme une foule d'autres articles, que je ne rapporte pas ici, parce que cette matière est trop éloignée de mon sujet. Un poëte qui a tous les défauts que j'ai rapportés, est-il incapable d'avoir mis son ouvrage sur la tête d'un homme mort quatre-vingt-dix ans auparavant, afin de donner plus de vogue au poëme, et pour éviter d'être responsable en justice de la

mauvaise doctrine qu'il renferme? S'il a eu encore quelque autre vue, je la laisse à deviner aux critiques savants et catholiques (26).

Août 1727.



## SHORT REMARKS

### ON THE DOUBTS OF P. HARDOUIN.

---

(<sup>1</sup>) **Raphael (Maffei) Volaterranus**, born 1450, died 1521.

(<sup>2</sup>) **Giovanui Villani**, born 1280? died 1348. Fellow-citizen and contemporary of Dante Alighieri, and an author of such high credit that we are surprised P. Hardouin should prefer the authority of the comparatively little known Volaterranus, who died 200 years after Dante.

(<sup>3</sup>) **Thomas Aquinas** is never called saint Thomas in the Divine Comedy. He is simply called

Tommaso, in Purg. XX. 89. Thomas d'Aquino, Par. X. 99. Thomma, in Par. XII. 110. Fra Tommaso, Par. XII. 144. La gloriosa vita di Tommaso. Par. XIV. 6.

(4) There is nothing to show that Dante meant to predict, in Par. XXVII. 81., the entry of Louis of Bavaria into Rome. The Scipio and predicted deliverer, might be intended to signify the emperor Henry VII; or Uguccone della Faggiola; or Can Grande della Scala; according to the time when the poet inserted these verses; but his meaning is intentionally left to the readers conjecture.

(5) *Dante étoit-il prophète?* Perhaps as much so as any uninspired poet who ever lived. There is a curious seeming prediction and seeming verification of it in the following verse.

Il ueltro

Verrà che la (*la lupa*) farà morir di doglia.

Inf. II. 102.

In the Divine Comedy the she wolf (*lupa*) is every where the symbol of the corrupt and rapacious see of Rome; and the hound (*ueltro*) is the symbol of the deliverer and reformer who should free Christendom from her baleful influence. It happens

strangely enough that *ueltro* is the exact anagram of Luther's Italian name, Lutero : and to whom, a protestant would say, can such a prediction be made to apply more exactly? Landino's comment (1481) on the above verse adds greatly to the singularity of the coincidence.

(<sup>6</sup>) *Il répand des injures atroces contre le Saint-Siège qui ressentent fort l'école de Wiclif.* The might have said, which savours strongly of the school of Petrarch : no verses in the Divine Comedy being more outrageously severe against the vices of the see of Rome than his three famous sonnets, CV. CVI. CVII. : but even Petrarch only reechoed the voice of Arnold of Brescia, who was burnt for heresy in 1155, and of many earlier reformers.

(<sup>7</sup>) *Le poëme est donc plus récent que la mort du vrai Dante.* This would certainly be proved if the poet had alluded to, which he has not, the triumphant entry of Louis of Bavaria into Rome 1328.

(<sup>8</sup>) *Ugo Ciapetta.* Those who think the honour of the sovereigns of France outraged by the verse of Dante on Hugh Capet will not thank P. Hardouin for his defence of it, and for an extravagant etymology which would imply that Ugo



Giapetta signifies Hugh the filcher of the throne.

(<sup>9</sup>) *Il ne s'attendait pas que son énigme trouveroit quelque OEdipe.* We must admit that this argument of P. Hardouin in certain respects resembles OEdipus, being both lame and blind.

(<sup>10</sup>) *Il lui (Philippe-le-Bel) fait reprocher d'avoir pris Gand.* Dante does not say that Philip the fair had ever taken Ghent, but merely says that Ghent, and the other great cities of Flanders, would combine and avenge themselves of his aggressions.

(<sup>11</sup>) *Coronati veniam di fior da liso.*

Purg. XXIX. 84.

*Fiordaliso* Giglio. lat. *Lilium*. Voc. *della crusca*. The lily is the usual emblem of innocence, and of the Virgin Mary, and therefore forms an appropriate garland for the heads of the twenty four seniors of the Apocalypse introduced in Purg. XXIX. G. Villani says the fleur de lis was the armorial bearing of the sovereigns of France from the days of Hugh Capet. A. D. 987. Questo Ugo Giapetta, e suo lignaggio sempre portarono il campo azzurro e fioralisi d'oro. G. Villani. L. IV. cap. 3.

(<sup>12</sup>) *Pétrarque n'a point vu ce poëme de son*

*compatriote*. This assertion is very improbable, and seems contradicted by the recorded fact that a fine MS. of the Divine Comedy accompanied with an epistle in latin verse, was presented by Boccaccio to Petrarch in 1359. See Mem. de l'abbé de Sade, vol. III, p. 507. See also preface tho Divine Comedy, Roveta 1820. Boccaccio moreover delivered public lectures an the Divine Comedy at Florence in 1373. A year before Petrarch died.

(13) *Raphaël, surnommé Volaterranus, qui florissoit sur la fin du XV<sup>e</sup> siècle, n'a point connu ce poëme*. This proves nothing against the authenticity of the poem; but if true, is certainly extraordinary, as in every life of Dante it is observed that the copies of the Divine Comedy, were multiplied in a wonderful manner immediately after his death, and the numbers now existing in the libraries of Italy and else where attest the fact.

(14) *Jean Villani et Matthieu son frère, etc.* No reader will think that this argument of P. Hardouin weakens the undisputed testimony of G. Villani (L. IX. cap. 135) who ascribes the Divine Comedy to Dante Alighieri and extols its merits.

(15) *Ceux qui regardent ce poëme du faux Dante comme un poëme épique ou héroïque, comme Cus-*

*telvetro, etc., etc.* Although some critics may have miscalled the Divine Comedy an epic poem, Dante certainly is not answerable for the name. He himself unluckily has chosen to call it a Comedy, and few of his admirers are sufficiently reconciled to the title not to wish that he had followed the advice of his ancestor Cacciaguida, and called it « The Vision »

Tutta tua Vision fa manifesta.

Par. XVII. 128.

(<sup>16</sup>) *Il n'a que le titre de Comédie dans toutes les éditions.* There are two Italian exceptions. *La Visione*, poema di Dante, in Vicenza 1613. — *La Visione*, poema di Dante, in Padova 1629. Mr Cary also has adopted the title of the Vision in his English Translation.

(<sup>17</sup>) *Au septième chant du second cantique, les enfants morts sans baptême, etc., etc.* This is an erroneous reference. The passage alluded to is in *Inf. IV. 30.*, describing the « Limbo dell' Inferno, » no commentator reprehends Dante for the fiction.

(<sup>18</sup>) *En purgatoire au dixième chant est l'âme de Trajan, etc.* This is incorrect. A story in the life of

Trajan is exhibited in Purg. X, sculptured on the rock ; but the soul of Trajan is shown, Pär. XX 44. where he is one of the

Felices ignes horum Malahoth.

(<sup>19</sup>) *Agathon, que personne ne connoit.* Agatho is seen in Purg. XXII. 107. Volpi tells us he was a Greek poet, and is mentioned by Aristotle in his *Poetics*.

(<sup>20</sup>) *La religion du poëte, à en juger par son poëme, m'est tres-suspecte, pour ne rien dire de plus.* A suspicion of Dante's harbouring principles inimical to the religion of Rome could not fail to be excited in every reader of his poem : and after the appearance of Luther it was natural for the protestants to claim him as their harbinger. P. Hardouin's doubts therefore, in this instance, are not unreasonable. The wonder is that he has not brought forward passages of the poem that would afford stronger proofs of their being well founded. The virulence of Dante's invectives against the Holy See, « ses emportemens wiclifistes, » are much to be reprobated, and are singularlylike those poured out by Wiclif in his Homilies; but Wiclif's views of reform went much farther than Dante's, and he anticipated Luther by

one hundred years, in advocating the dissemination of the Bible in the vernacular tongue, in protesting against the compulsory celibacy of the priesthood, and in acknowledging only a qualified supremacy in the Pope; but above all, in an absolute denial of the doctrine of transubstantiation. See *Life of Wiclif*, by W. Lebas. London 1846.

(<sup>21</sup>) *Il paroit établir l'éternité du monde, etc.* On the contrary, Dante in Par. XXIX. v. 10. e segg, ascribes the creation of mind, matter, and motion, and of the universe, to the eternal and supreme Being.

(<sup>22</sup>) *La divinité que le poëte y adore n'est pas seulement celle qu'il invoque, c'est-à-dire son propre esprit, comme le P. Rapin le lui reproche, etc., etc.* The critic seems to refer to these verses

O muse, o alto 'ngegno, or m'aiutate,  
O mente che scrivesti ciò ch'io vidi,  
Qui si parrà la tua nobilitate

Inf. II. 7.

It would be curious to see what there is in this poetical invocation which the P. Rapin could object to.

(<sup>23</sup>) *Ed io rispondo, Io credo, etc.,* All commenta

tors have considered the Credo of Dante orthodox: it is therefore much to be regretted that P. Hardouin has not pointed out in what particulars he deems it censurable.

(<sup>14</sup>) Ch' alma beata non poria mentire,  
Però ch' è sempre al primo vero appresso.

Here too, P. Hardouin seems to stand alone, and to see something objectionable in this sentiment, which occurs so often, and always without Venturi's reprehension, in the Divine Comedy.

(<sup>15</sup>) *Au XXXII<sup>e</sup> chant il enseigne que la foi des parents sauve les enfants.* Dante's words are these

Per nullo proprio merito si siede  
Ma per l'altrui

Venturi says, « l'altrui », cioè, salvati per i meriti dei loro genitori.

Lombardi says, « l'altrui », cioè, salvati per i soli infiniti meriti di Gesu Cristo. Neither Jesuit nor Franciscan commentator see any thing to blame in the passage.

(<sup>16</sup>) We shall conclude our remarks with observing, that the only verses in the Divine Comedy which have been publicly condemned by authority of the Church are the following :

INF. XI. 9. Anastagio Papa, io guardo, etc.

XIX. 106-119. Di voi Pastor, etc., etc.

PAR. IX. 136. to the end. A questo intende, etc.

These verses, the Index Expurgatorius of Madrid, 1614, orders to be expunged from the text of every edition of the D. C. together with the comments upon them of Landino and Vellutello.

The strict romanist must be offended by numerous other verses no less sensibly than by the above, and will naturally ask, as M. Delécluze has done, « Dante étoit-il Hérétique? » (\*)

The enquiry has been pursued to some extent by the writer of these remarks, in an Essay entitled « Lo Spirito Cattolico di Dante », and is best seen in the elegant Italian translation of the English Essay, enriched with notes by Signor Gaetano Polidori (Londra, Molini. 1844).

(\*) Revue des Deux-Mondes. 1834. 1. 370-405.



•

~~~~~

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOARD,  
rue Garancière, n. 8.

~~~~~

•



Haeusler.



